

OUT - EL - KOULOUB

HAREM

PRÉFACE DE
PAUL MORAND

nouvelle édition

nrf

GALLIMARD

1871





HAREM

DU MÊME AUTEUR

nrf

HAREM.

ZANOUBA.

LE COFFRET HINDOU.

LA NUIT DE LA DESTINÉE.

Chez d'autres éditeurs :

AU HASARD DE LA PENSÉE (*Al Maaref, Le Caire*).

TROIS CONTES DE L'AMOUR A LA MORT (*Correa*).

OUT - EL - KOULOUB

H A R E M

PRÉFACE DE
PAUL MORAND

•
nouvelle édition

nrf

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

Troisième édition

Il a été tiré de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont vingt numérotés de 1 à 20 et cinq, hors commerce, marqués de A à E.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1955.*

A MA MÈRE

*qui aurait aimé cette évocation
de la vie qu'elle a connue.*

PRÉFACE

« *Quel jour de bonheur !* » *Ainsi commence le livre. C'est que l'Égypte est un jour de bonheur que les dieux ont offert aux hommes. Le Nil, c'est un jour de congé que prend la chaleur et que se donnent les sables. Le delta, cette pyramide à une seule face, c'est la fin du bonheur ; comme toutes les joies humaines, il commence en verdure et se termine en marécage. Laissons à Gide le goût paludéen et préférons les fleurs des jardins, la fête du printemps et de la verdure, que nous offrent ici des paumes rougies au henné !*

On a dit que l'Égypte était un cimetière, une nécropole de rois et de fonctionnaires. C'est parce qu'ils ont voulu leurs tombes éternelles et leurs corps indestructibles que les anciens Égyptiens nous forcent à penser à la mort et à nous souvenir de notre condition de limon séché et d'hydrocarbures ; les autres civilisations s'affaissent et les plus grandes, à Ur ou à Babylone, réduites en

poudre, donnent des couches de dix centimètres d'épaisseur ; la boue du Déluge elle-même n'est guère plus haute que les couches de beurre dont le pâtissier stratifie ses gâteaux ; la civilisation égyptienne, au contraire, prend dans le temps une place énorme dont nous avons le tort de faire profiter la Mort. Ce n'est pas elle que nous aimons, c'est l'Égypte qui respire. Si les noirs Pharaons endormis dans le naphte et le bitume nous semblent si vivants, c'est parce qu'ils n'ont pu, comme ailleurs, se résoudre ici à n'être plus ; ils entendent aujourd'hui encore participer à la vie de leur terre bien-aimée, en jouir de tout leur corps, du fond de leur boîte anthropomorphe. Leurs cercueils sont les seuls que j'aie jamais vus qui portent au flanc deux trous pour les yeux, ou encore des yeux d'or cloués sur le bois de sycomore, des yeux qui regardent, regardent, regardent.

J'aimerais déposer, dans leur sarcophage, une poignée de pavots persans, d'iris jaunes qui s'ensauvagent au bord du Nil, ou mieux encore le livre de madame Out el Kouloub. Mais je me garderais bien d'en déposer un exemplaire unique, de peur d'être obligé, comme Dante Gabriel Rossetti, d'aller une nuit repêcher moi-même le manuscrit au fond du cercueil. Car chaque livre a droit à la vie, et celui-ci plus que beaucoup d'autres. Il est la vie même, dans ce qu'elle a d'éternellement gentil (il me plaît que ces deux

mots jurent), de quotidien, de tendrement domestique. Il chante à midi comme une mouche, célèbre la nuit comme une grenouille, il embaume comme une orange clouée de girofles, il est fin comme la farine, comme l'ail il fait venir l'eau à la bouche, et il faut le lire en se mettant au lit et le goûter avec une cuiller de vermeil, ainsi que de la confiture de roses. Il a la franchise de toutes les hautes époques et, en un temps où tant d'ouvrages de l'esprit sont piqués à la machine, il est cousu main. On y pleure parfois, mais les larmes y gardent quelque chose d'enfantin et les signes les plus effrayants qu'il puisse nous faire ne dépassent pas les charmes des sorcières nègres, qui ne sont pas bien dangereux, quoi qu'elles en disent, puisqu'à chaque charme s'oppose toujours un contre-charme et à chaque sorcière nègre une autre, comme dans un miroir.

Ce que je préfère dans ces tableaux égyptiens brossés avec la sûre technique d'un petit maître hollandais ? Le Nichaan, la Cérémonie du Henné, le Marc de Café, Katb el Kitab, le Jour de Cham el Nessim, le Souper du Maître, la Fête du Baïram, le Moudir au Village, une Nuit de Ramadan, le Zikr, le Retour du Pèlerin...

Tout cela est doux sans être fade, simple sans simplesse, savoureux comme un ragoût, naïf comme une photo de foire, ou comme une composition du douanier Rousseau sous un poème de

Francis Jammes. L'ironie est voilée, le cœur étend ses nappes de tendresse sous le sol, mais chaque fois qu'on la sollicite, l'eau jaillit. L'écriture est traitée en teintes plates, avec quelque chose de précis, de sec, qui rappelle les gouaches ; parfois une phrase orientale trop riche éclate là-dedans avec un parfum de benjoin. La poésie est partout, comme elle est dans une pomme de Chardin ; l'image enfin est indiquée à peine, avec une pudeur toute mallarméenne. (Tirez, tirez les voiles et baissez les paupières.)

C'est une humble fête quotidienne et bourgeoise, au sein de la féerie ardente de l'Egypte, que le livre de madame Out el Kouloub, qui a su fort bien regarder dans la rue, entre les lames des persiennes, — malgré la farine de moutarde. Il apaise, il réjouit, il réchauffe, il s'approche de nous et nous nous apercevons que, sous des airs exotiques, son soleil est celui de notre Méditerranée.

Paul MORAND.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION

Pour cette nouvelle édition de HAREM, j'ai opéré quelques retouches ; j'ai écarté quelques scènes, j'en ai ajouté d'autres. L'ensemble reste ce qu'il était : une série de petits tableaux de la vie orientale d'autrefois, que j'ai encore connue, que nos petits-enfants ne connaîtront plus que par ouï-dire. L'histoire est un fleuve qui nous entraîne et qu'on ne remonte pas. Mais sur ces rives du passé qui s'éloignent et que nous ne reverrons plus, je ne puis m'empêcher de jeter encore un regard de regret. La vie m'y semblait facile et belle. Comme les chevaux de Timourlanç dans les jardins fleuris de Bagdad, le modernisme saccage nos traditions. En revêtant l'uniforme gris du monde actuel, l'Orient perd ses couleurs et sa poé-

sie. Demeurer ce que nous sommes, dans le mouvement qui nous emporte, ce serait pourtant manifester la plus précieuse des indépendances.

Le Caire, juillet 1954.

OUT EL KOULOUB.

LA VEILLE DE CHAM EL NESSIM *

« Quel jour de bonheur ! Demain nous irons respirer l'air frais dans les jardins, cueillir des roses, demander aux grands arbres leur ombre douce. »

— Seiteta, dit Set * Khadiga, en se retournant vers sa servante, prends dix piastres dans la cassette qui est là sur l'étagère ; donne-les au portier : qu'il nous achète des oignons verts, des concombres, des pois chiches et des roses.

Ma chère enfant Zakia, mes yeux, c'est toi l'aînée, une vraie petite mère pour tes sœurs ; baigne-les pendant que je finirai de coudre leurs vêtements.

— Six heures du soir ; c'est l'appel pour la quatrième prière, celle du crépuscule. Hâtons-nous. La fée du printemps, Chamama, passera à

minuit, légère et invisible ; ses yeux attentifs apercevront toutes choses dans la maison ; elle palpera même les habits !

— Oh ! s'écrie Gasbieha, en voilà une curieuse et indiscrète personne, qui vient fureter chez nous de cette façon.

— Ma fille, ne parle pas ainsi de la fée du printemps, déesse du renouveau, de la propreté et de l'ordre...

— Mais que pourra-t-elle faire, demande Safouat, le garçon, si elle trouve notre maison propre et nos habits neufs ?

— Des miracles ! réplique la mère ; elle empêchera les fourmis et les mouches d'envahir notre maison ; elle préservera nos provisions. Et puis la Chamama nous bénira d'un geste en prononçant ces mots rituels : « Bénie soit cette maison ; qu'elle demeure toujours une pure image de propreté ! Qu'elle reste nette et éclatante comme elle l'est aujourd'hui ! » Mais assez de ces bavardages ; laissez-moi travailler ; je dois encore orner vos habits de paillettes et de fleurs.

La grand-mère, assise dans son coin, s'adresse alors à Set Khadiga, sa fille :

— Puis-je être utile en quelque chose ? Donne-moi de la soie bleue pour les ajours et de la soie rouge pour broder les paillettes.

— Qu'Allah te garde longtemps parmi nous !

Tu as tant travaillé pour cette fête ! Te voilà fatiguée, mais tu as une main de fée ! Les chemises des fillettes sont ravissantes ; toi seule pouvais faire ces délicates broderies, répond Set Khadiga à sa mère.

— J'espère que tes filles jouiront d'une bonne santé tant qu'elles les porteront, répond la grand-mère, émue et fière de tels éloges. Je leur broderai des mouchoirs et des sachets pour leur mariage, si je suis encore en vie.

— Que Dieu te garde, maman, je souhaite coudre encore une fois ton trousseau de pèlerinage !

Set Om * Fouad se retourne vers sa fille et murmure d'un ton attendri :

— O mes yeux, mon âme, Khadiga ; j'ai appris à broder à l'âge de sept ans. Ma mère me répétait ce proverbe plein de sagesse : « Mieux vaut coudre ses habits avec une épine que payer la façon à la couturière. » Dans le ménage surtout, il faut rester attentive et économe ; si le mari est un fleuve, la femme doit en être la digue qui retiendra l'eau et l'empêchera de s'enfuir.

— Que reste-t-il encore à faire ? demande la servante Seiteta ; j'ai balayé la maison et lavé les planchers.

La grand-mère lui répond :

— Il faut remplir toutes les gargoulettes : c'est

une garantie de longue vie. Mets du sel dans les salières, pour conserver l'affection entre nous, et dans les paniers du pain, en signe d'abondance. Au chevet de chaque lit place un oignon vert, pour chasser les maladies, des pois chiches pour en éloigner la mort, un concombre, dont le nom signifie opulence, et une rose, une fleur du paradis, pour attirer les anges. Mais surtout, ne balaie plus dans la maison : en remuant la poussière, tu chasserais la fée du printemps ; elle se vengerait en nous envoyant mouches, punaises et cafards.

•
La cadette Zoheira survient, la tête toute fleurie de jasmin :

— J'ai préparé un bon souper au père, dit-elle, et le déjeuner pour demain est prêt aussi. A la veille de Cham el Nessim, nous devons manger de la mouloukhia *, pour que notre année soit verte comme elle.

Le père, Hag * Moustafa, arrive tout chargé de paquets de fruits, de bonbons, de pistaches, d'énormes bouquets de fleurs, de colliers de jasmin, d'encens à brûler, d'éventails, de résine à mastiquer, et de musc destiné à donner plus d'éclat encore aux beaux sourcils de sa femme.

El Hag Moustafa se place auprès de sa belle-

OUT-EL-KOULOUB

HAREM

Ce livre est une série de petits tableaux de la vie orientale d'autrefois, que l'auteur a connue, mais que ne connaîtront pas nos petits-enfants, car, dit Out-el-Kouloub « en revêtant l'uniforme gris du monde actuel, l'Orient perd ses couleurs et sa poésie ».

De *Harem*, Paul Morand a écrit : « Ce que je préfère, dans ces tableaux égyptiens brossés avec la sûre technique d'un petit maître hollandais ? Le Nichaan, la Cérémonie du Henné, le Marc de Café, Katb el Kitab, le Jour de Cham el Nessim, le Souper du Maître, la Fête du Baïram, le Moudir au Village, une Nuit de Ramadan, le Zikr, le Retour du Pèlerin...

« Tout cela est doux sans être fade, simple sans simplesse, savoureux comme un ragoût, naïf comme une photo de foire ou comme une composition du douanier Rousseau sous un poème de Francis Jammes. L'ironie est voilée... La poésie est partout...

« C'est une humble fête quotidienne et bourgeoise au sein de la féerie ardente de l'Égypte que le livre de Madame Out-el-Kouloub, qui a su fort bien regarder dans la rue, entre les lames des persiennes... Il apaise, il réjouit, il réchauffe, il s'approche de nous et nous nous apercevons que, sous des airs exotiques, son soleil est celui de notre Méditerranée. »